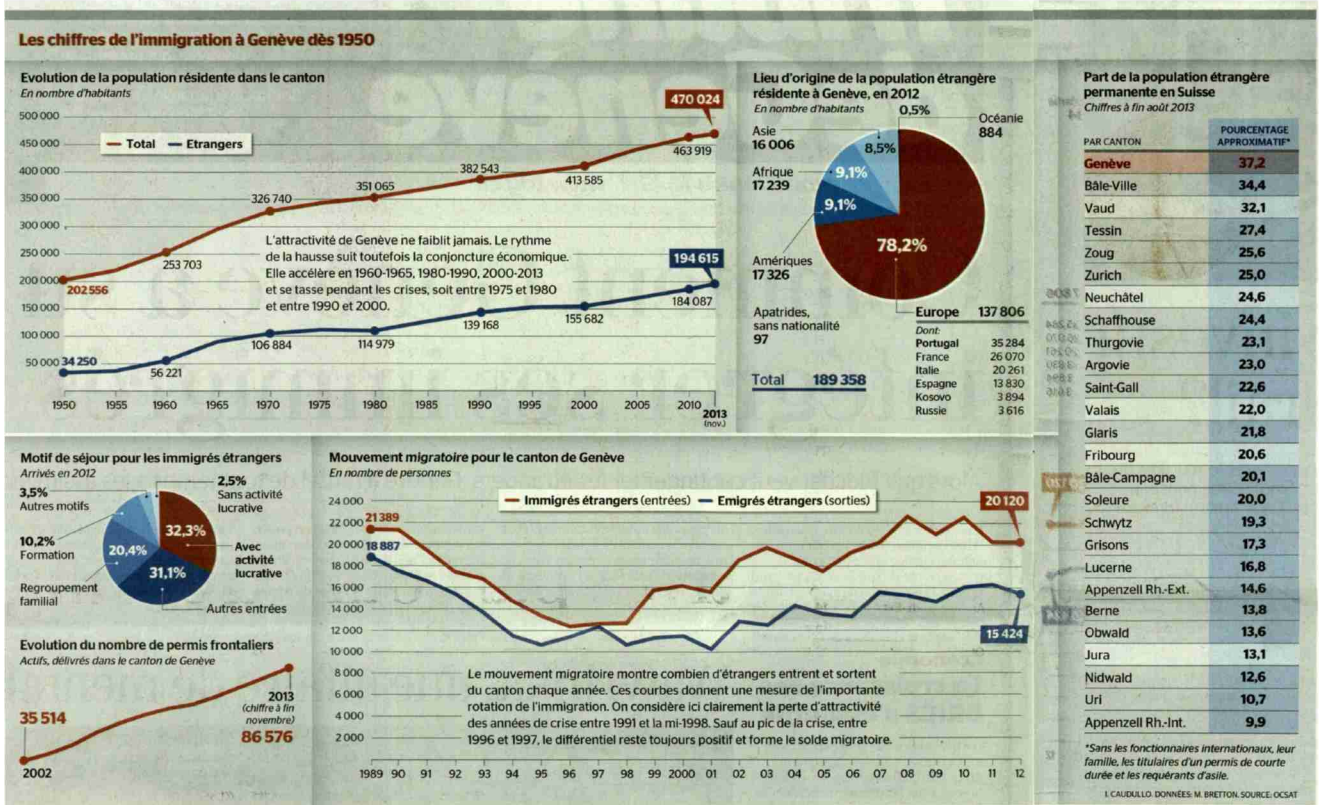


«Genève est la plus new-yorkaise des villes d'Europe»

En tête des cantons d'immigration, Genève offre un cas particulier qu'analyse le professeur Sandro Cattacin au moment où la Suisse va voter sur le retour du contingentement des étrangers



Marc Bretton L'essentiel

- **Immigration** C'est une vieille constante genevoise qui a retrouvé, ces derniers mois, ses taux atteints au début du XXe siècle.
- **Accueil** Composite, socialement diverse, l'immigration à Genève s'intègre avant tout par le travail. Les enfants, eux, passent par des structures scolaires spécifiques.
- **Portraits** Le canton «avale» sans trop de problème ceux qui viennent y travailler ou y habiter. Trois d'entre eux témoignent.

L'immigration est une vieille histoire genevoise. En 1904, la communauté étrangère représentait 40,6% de la population, dont «trois Noirs», précise aimablement le recensement d'époque. Cent dix ans plus tard, on retrouve ce pourcentage puisqu'en novembre, les étrangers représentaient 40,8% de la population au total, un peu moins de 38% si on ôte les fonctionnaires internationaux et les requérants d'asile. Pour établir un panorama complet de l'immigration, il faut ajouter aux quelque 195 000 étrangers établis officiellement dans le canton 8000 à 12 000 clandestins qui y résident mais ne sont pas comptabilisés. «Ce sont en majorité des Latins ou des Philippins, sans grande variation depuis 2005», précise Marianne Halle, res-



Sandro Cattacin
Professeur en sociologie à l'Université de Genève

ponsable de communication du Centre de Contact Suisses-Immigrés. L'initiative inclut en revanche dans son champ d'action les frontaliers, dont 68 800 travaillent à Genève sans y résider.

Pourquoi Genève compte-t-il autant d'étrangers? Il le doit à plusieurs facteurs: d'une part, son économie attire du monde; d'autre part, le canton naturalise peu. En 2012, à Genève, le taux de naturalisation atteignait 1,2%, soit moins que le taux suisse (1,5%) et deux fois plus bas que le taux européen (2,5%).

Une immigration locale particulière
Selon Sandro Cattacin, professeur en socio-

logie à l'Université de Genève (*ndlr: dont on peut lire l'interview in extenso sur notre site Internet*), l'immigration à Genève a longtemps différé de l'immigration suisse. «Au XIXe siècle, la construction des grandes infrastructures de transport entraîne l'arrivée d'étrangers en Suisse alémanique, qui travaillent à leur construction. A Genève, en revanche, l'immigration est celle d'une élite intellectuelle.» Autre différence soulignée par le professeur: entre 1914 et 1945, le nombre d'étrangers diminue fortement en Suisse, mais nettement moins à Genève, grâce à son rôle international. Après la guerre, Genève et la Suisse convergent. L'immigration des Italiens, du Nord puis du Sud, et des Espagnols nourrit l'industrie. Seule différence: en Suisse romande, on retrouve des Portugais, en Suisse alémanique des Turcs. Les Portugais vont d'ailleurs remplacer les Espagnols et les Italiens.

Qui sont les immigrés genevois aujourd'hui?

La fin des quotas dans les années 90 et la fin des saisonniers ont provoqué une explosion des provenances d'immigration. Selon Sandro Cattacin: «Aujourd'hui, le vieux triptyque arrivée-intégration-assimilation ne tient plus. Imaginez, chaque mois, 4000 personnes suisses ou étrangères quittent ou rejoignent la ville de Genève. Si on faisait de la mauvaise statistique, cela voudrait dire que la population se renouvelle complètement tous les cinq ans. C'est faux, naturellement, mais les mouvements, le brassage sont incroyables, même au sein de la population suisse.» Ce chiffre est recoupé par les données sur le canton. En 2012, par exemple, 20 120 immigrés sont arrivés à Genève et 15 424 sont repartis. Le solde, soit 4696 personnes, a notamment permis au canton de faire mieux que compenser la baisse de la population de nationalité suisse (moins 2546 personnes).

Une immigration «new-yorkaise»

Compte tenu des importants allers et re-

tours des étrangers enregistrés, Genève serait «la plus new-yorkaise des villes européennes», selon Sandro Cattacin. Une des conséquences de ce flux permanent au sein de l'immigration, «c'est qu'il y a de telles différences entre étrangers, par nationalité, catégorie de permis, situation sociale, qu'il n'y a pas de groupe dominant». Il n'y a pas de groupe étranger majoritaire pour commencer: «Alors qu'à Bâle l'empreinte italo-turque est présente comme à Zurich celle des Italiens et des Kosovars, à Genève on ne sent pas grand-chose.» Il n'y a pas non plus d'homogénéité sociale de l'immigration: «On trouve à Genève le roi d'Italie et le paysan calabrais, le riche Brésilien et le clandestin, le Suisse venu d'ailleurs, l'enfant de parents confédérés immigrés vingt ans avant.» En résumé, d'une manière ou d'une autre, tout le monde est minoritaire à Genève, ce qui serait l'une des clés de la tolérance locale envers l'immigration: «Cette diversité implique qu'il est plus difficile d'entrer dans des dynamiques de discrimination. C'est une situation unique.»

Forces et faiblesses du modèle

Composée aux trois quarts de personnes en âge de travailler et de mieux en mieux formée, l'immigration a des conséquences positives évidentes sur le dynamisme économique et culturel du canton, sa démographie ainsi que sur la situation financière des caisses des assurances sociales (AVS, AI, chômage). Mais la médaille a aussi son revers, la concurrence sur le marché du travail est forte. L'immigration impose la mise sur pied de structures d'accueil particulières (*lire ci-contre*). D'autres difficultés sont perceptibles. Le taux d'aide sociale des étrangers est un peu plus important que celui des Suisses. A Genève, en 2011, 3,1% des Suisses y recouraient, contre 5,5% des étrangers (une particularité que Caritas explique par de nombreux facteurs socio-

professionnels). La criminalité est un autre point d'achoppement. En 2012, indiquent les statistiques fédérales, on a recensé à Genève 754 atteintes à l'intégrité corporelle commises par des Suisses, contre 1093 par des étrangers. En matière d'atteinte au patrimoine, on recensait la même année 1390 atteintes «suisse» contre 4984 «étrangères». A noter qu'en 2012, 71,4% des détenus étrangers à Champ-Dollon ne résidaient toutefois pas dans le pays. Enfin, «Genève bouge tellement qu'il ne sait parfois plus où il en est, relève Sandro Cattacin. Comme il se réinvente constamment, ce canton doit trouver un discours sur lui-même.»

Peut-on limiter l'immigration?

En théorie, ce n'est pas impossible, comme le démontre l'écart entre les taux d'étrangers dans les différents pays du monde. Pour autant qu'on puisse comparer les situations, ils varient de zéro en Chine à environ 70% dans les Emirats arabes unis. Mais pour un pays attractif économiquement, qui manque de main-d'œuvre, qui est géographiquement accessible, qui a des standards élevés en termes de droit, le problème est différent: «On peut lutter pour revenir à une Genève idéale, sympathique et rustique, estime Sandro Cattacin. Mais ce serait aussi prendre le risque de porter atteinte à ce climat d'innovation porté par cette mobilité extrême qui fait le succès de Genève.

En Allemagne, certaines villes dominées par l'extrême droite ont attaqué l'immigration et se sont déclarées «sans étrangers». Résultat: la population a baissé et l'aide sociale a explosé.» Pour Marianne Halle, «ce n'est pas la loi qui peut décider du nombre d'étrangers dans un pays. Elle décide des conditions de leur séjour. Moins que la baisse du nombre d'étrangers, l'initiative de l'UDC veut avant tout limiter les droits des immigrés en Suisse.»

Ecole publique: des structures pour intégrer les migrants

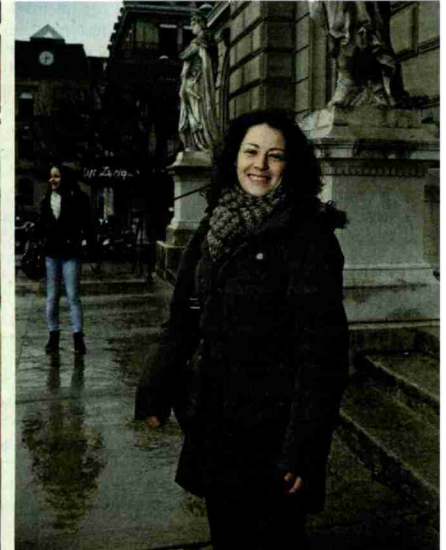
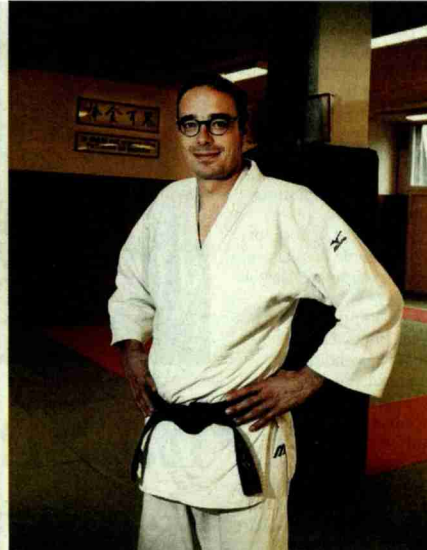
● Pour intégrer au mieux les enfants immigrés, le Département de l'instruction publique (DIP) a instauré, dès 1968 au primaire et ensuite dans les autres degrés, des structures destinées aux «primo-arrivants». Soit des élèves arrivés à Genève en cours d'année et allophones. «Nous comptons 42% d'élèves dont les parents déclarent une autre langue que le français comme première langue parlée», rapporte Christina Kitsos, responsable des affaires migratoires au DIP. Dans les classes d'accueil en 2013, au primaire, on dénombrait 483 primo-arrivants sur 20 716 élèves; 409 sur 13 120 au Cycle d'orientation (CO); 446 sur 23 754 au postobligatoire. Des données plutôt stables. Mais une partie des élèves étrangers n'apparaissent pas dans ces résultats car ils sont intégrés dans des classes ordinaires. «Mais on peut dire qu'à l'image de Genève, les étrangers représentent environ 40% de la population scolaire totale», continue Christina Kitsos.

Les structures d'accueil varient selon l'âge. Au primaire, avant 6 ans, les élèves sont placés dans les classes

ordinaires. Après 6 ans, ils sont intégrés à mi-temps dans une classe ordinaire et dans une classe d'accueil destinée prioritairement à l'apprentissage du français. Au secondaire I, niveau du Cycle, les classes d'accueil bénéficient d'un effectif réduit (environ 11 élèves contre 20 en général). Le programme scolaire comprend du français, de l'allemand, des maths, de l'anglais et de la «connaissance du milieu» (géographie et histoire de la Suisse). Au secondaire II (15-19 ans), les primo-arrivants sont intégrés dans des classes d'accueil d'une filière du postobligatoire ou professionnelle. La durée en classe d'accueil est d'un an en général au primaire et de deux ans au secondaire. «L'objectif est que le temps passé dans ces structures soit assez court afin de mener le plus rapidement possible à une intégration» explique Anne Emery-Torracinta, conseillère d'Etat en charge du DIP. Combien coûtent ces structures d'accueil? «Difficile d'avancer des chiffres, répond la magistrate. Ces classes se déroulent en petits effectifs, comme cela se fait d'ailleurs dans les filières ordinaires pour les laboratoires

de sciences ou de langues. Mais il faut voir cela comme un investissement: si ces jeunes sont en rupture scolaire ou redoublent, cela engendrera aussi des coûts. Genève est une ville internationale, elle doit se donner les moyens d'offrir une prise en charge adéquate.» Quel est le taux de réussite scolaire des primo-arrivants? «Il est très variable et n'est pas mesuré, continue-t-elle. Ce n'est pas le fait d'être étranger qui détermine la réussite ou l'échec, c'est la situation socioculturelle et le parcours de vie.» Le Service de la recherche en éducation du DIP constate tout de même que les interruptions de formation des migrants de 15 à 19 ans sont quatre fois supérieures à celles des autres jeunes. Et la magistrate de nuancer: «Certains élèves quittent l'école parce que leur famille doit partir de la Suisse.»

Le DIP met aussi un point d'honneur à intégrer les enfants clandestins. Combien sont-ils à Genève? «Nous ne tenons pas de statistiques à ce sujet! Les dossiers des élèves ne contiennent pas cette information, ils sont pris en charge comme n'importe quel enfant. En cela, nous nous conformons aux recommandations fédérales.» **Aurélie Toninato**



Sandra De Oliveira (à gauche), Rodolphe Peyvel et Sara Grande seraient, à un titre ou à un autre, concernés par l'initiative de l'UDC si elle était acceptée. LAURENT GUIRAUD

Comment ils vivent leur cité: trois parcours d'étrangers

Le canton de Genève abrite le plus haut pourcentage d'étrangers du pays. Pourquoi attire-t-il et comment vit-on cette ville? Témoignages

Marc Bretton

Ils sont jeunes, ils travaillent, ils sont d'origines aussi différentes que leur arrivée dans le canton l'a été. Leur point commun? A un titre ou un autre, ils seraient concernés par l'initiative de l'UDC si elle était acceptée le 9 février. Voici leur parcours.

Rodolphe Peyvel, prof de judo

Rodolphe Peyvel, 40 ans, est professeur de judo et d'aïkido: «Je suis né à Annemasse. Je travaille à Genève depuis 2009. A cette date, j'ai repris le judo club que mon père dirigeait à l'avenue Goetz-Monin. Cet insti-

tut compte environ 400 élèves, des Genevois bien sûr, mais aussi beaucoup d'étrangers, notamment des Français habitant à Genève, des Russes, des Canadiens...

»Pour moi, l'intérêt d'y travailler, c'est de pouvoir vivre de mon activité professionnelle. En France voisine, où j'avais fondé un premier club, les localités sont plus petites. Il y a moins de clients potentiels. Travailler à Genève ne m'a pas posé de problème particulier: c'est une ville tellement hétérogène qu'on s'y intègre sans difficultés. D'ailleurs, j'y habiterais bien! La qualité de vie et la sécurité y sont exemplaires. Malheureusement, il faut pouvoir compter sur au moins deux salaires pour pouvoir se loger ici... Du coup, c'est comme si j'étais obligé d'habiter en France. C'est dire si ces frontières, c'est n'importe quoi.»

Sara De Oliveira, médecin

Sara De Oliveira, 28 ans, est Portugaise. Elle est originaire de Lisbonne, où elle est née en 1985. Elle raconte: «En 1986, mon

père est venu travailler à Genève en tant que saisonnier. Il était employé comme maçon sur les chantiers chez Baluc. Ma mère, femme de ménage, et moi l'avons rejoint cinq ans plus tard. L'intégration dans mon nouveau pays a été facile peut-être parce que ma famille n'est pas restée

uniquement au sein de la communauté portugaise. J'ai appris le français très vite et la plupart de mes amis sont des Suisses.

»D'ailleurs, je suis moi-même en cours de naturalisation. Après mon arrivée, j'ai suivi l'école primaire, le Cycle des Voirets, le Collège de Staël, puis la médecine à l'Université, en Faculté de médecine. Actuellement, je travaille comme médecin interne aux HUG, dans lesquels les étrangers sont nombreux. Après un CFC passé à Genève, mon père et un collègue ont monté leur petite entreprise. Pour moi, Genève, c'est ma ville, celle que j'habite, que je quitterai peut-être pour me former, mais dans laquelle je reviendrai vivre.»

Sara Grande, directrice

Sara Grande, 28 ans, est Espagnole. Elle a fondé à Genève une école de langue. La jeune femme est arrivée d'Avila en 2007. «Après ma licence en Espagne, je voulais continuer la linguistique. J'avais la possibilité de choisir entre les universités d'Edimbourg et de Genève. J'ai choisi Genève

«J'habiterais bien à Genève. La qualité de vie et la sécurité sont exemplaires»

Rodolphe Peyvel Frontalier, professeur de judo

«Genève, c'est ma ville,

celle que j'habite, que je quitterai peut-être pour me former, mais dans laquelle je reviendrai vivre»

Sandra De Oliveira Portugaise, médecin

«Les Genevois devraient faire un effort. En Espagne, les gens se serrent dans les bras et s'embrassent»

Sara Grande Espagnole, directrice d'école

pour son côté multiculturel, car d'une part je pouvais y pratiquer plus de langues et d'autre part son enseignement en linguistique est prestigieux. Mon installation ici s'est déroulée sans problème, un ami m'a

trouvé une chambre et moi du travail dans un restaurant mexicain. Sur le fond, j'aime bien cette ville, mais les Genevois devraient être plus chaleureux! En Espagne, les gens se serrent dans les bras et s'embrassent, cet aspect qui me manque.

»Après mon master, j'ai décidé d'ouvrir une école de langue, l'Institut Néo. Aujourd'hui, elle marche bien, parce que nous travaillons à domicile et que les gens n'aiment pas beaucoup se déplacer loin de chez eux... Pour autant, j'ignore si je vais rester à Genève à long terme. Vu la crise, retourner en Espagne est impossible. Mais mon amie qui est ingénieure et également Espagnole n'a pas trouvé de travail ici. Elle a été engagée au Pérou pour un moment. Si elle revient et qu'elle en trouve ici, je resterai. Sinon je la rejoindrai.»